

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2005). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (119), 52-52.



LIAISON, n° 126, « Dossier : la chaîne de production », printemps 2005, 128 p., 6 \$. (261, ch. de Montréal # 306, Ottawa, Ontario, K1L 8C7, site Internet : www.revueliaison.ca)

Peut-on penser la culture d'après les lois du marché? De manière prosaïque seulement, le temps d'un froid et incomplet calcul digne d'un ubuesque maître des « phynances ». Le récent dossier « La chaîne de production » de la revue franco-ontarienne des arts *Liaisons* dénonce ce genre de vue réductrice. Au Canada, on sait que la culture survit grâce au mécénat d'État,

que la majorité des artistes, des écrivains gagnent difficilement leur croûte. Arash Mohtashami-Maali, directeur de *Liaisons*, voit survenir un effet pervers dans ce rapport de dépendance. Entre la subvention à la création et à la fabrication de l'objet culturel et sa consommation à l'autre bout de la chaîne, les instances gouvernementales constatent une absence de relation causale, un accroissement de l'aide financière n'équivalant pas directement à une augmentation des ventes. Pour résoudre le problème, la pensée économique suggère d'augmenter le contrôle de la qualité du « produit », comme si la quantification de sa valeur artistique correspondait à sa valeur marchande. Pourtant, rien n'est aussi simple, rétorque Mohtashami-Maali, notamment dans le contexte culturel franco-ontarien. Comme le suggère Robert Yergeau, un écrivain doit savoir que le choix d'une maison d'édition s'accompagne d'une réalité sociale et géographique qui, souvent, ne mène pas à la « best-sellarisation ». De même, le mécène ne peut mesurer la réussite d'une œuvre à l'aune de la rentabilité, à moins de fausser les données et de prétendre à l'art quand, dans les faits, il participe, calculateur, à la culture de masse, insouciant des identités minoritaires.



ESTUAIRE, n° 121, « Toucheurs d'écho / 12 poètes américains », 2005, 120 p., 10 \$. (C.P. 48 774, Outremont, Québec, H2V 4V1, site Internet : www.estuaire-poesie.com)

Le numéro 121 d'*Estuaire* ouvre ses pages à une douzaine de poètes états-uniens contemporains. Le poète Guy Bennett, traducteur, entre autres, de Nicole Brossard et de Valère Novarina, est l'instigateur du projet. Dans sa courte présentation du dossier, il prévient le lecteur de la difficulté de sa tâche, de l'impossibilité, dans un si petit espace (50 pages, approximativement), de rendre compte de la diversité des écritures d'un territoire aussi vaste et complexe que les

États-Unis. On ne saurait non plus résumer, sans risque de les galvauder, les poétiques variées de ce microcosme de voix originales – c'est pourquoi je m'abstiens. Enfin, outre les découvertes de nouveaux auteurs que promet aux lecteurs ce dossier, il faut mentionner les rencontres qu'il suscite, car un bataillon impressionnant de poètes québécois a travaillé à la traduction des textes, comme Daniel Canty, Pierre DesRuisseaux ou Pierre Nepveu. Hormis ce riche dossier, la revue présente en ouverture quelques inédits de poètes québécois rassemblés sous le titre « Toucheurs d'écho », belle expression empruntée à un vers de Patrick Coppens. On y retrouve une certaine unité thématique, qui consiste dans la poétisation d'un monde laissé à lui-même comme un tombeau vide. Par exemple, Jean-Marc Fréchette appelle cela être en « amont du Seigneur »; Andrée-Anne Clermont discerne cette absence des dieux et ce dépouillement métaphysique dans le vent qui retient son souffle. En dernier lieu, je tiens à mentionner – si cela n'est pas trop superficiel –, l'élégante mise en pages et la belle sobriété de la maquette, rafraîchissement visuel bienvenu pour cette revue qui arborait, depuis longtemps, de tristes oripeaux.



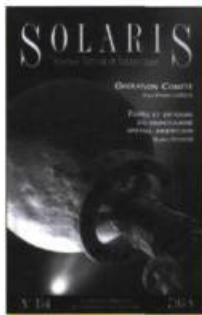
C'EST SELON, quatorze de meute, printemps 2005, 32 p., 7 \$. (1879, rue Aylwin, Montréal, Québec, H1W 3C2, site Internet : www.cselon.com)



L'animal est pour l'homme prétexte à fabulation. L'équipe (ou la meute) de *c'est selon* – qui ne fait rien comme les autres tant sur le plan de la langue que sur celui du graphisme et de la typographie – investit, dans sa quatorzième livraison, l'espace des bêtes. On invite d'entrée de jeu le lecteur à faire sien ce numéro aux allures de cahier d'école, à le marquer de son nom dans une case réservée à cet effet, tout comme d'autres, dans les dernières pages, lui sont consacrées pour nommer son animal ou totem, pour le dessiner et pour lui dédier un poème. Ce jeu enfantin, orchestré avec humour par *c'est selon*, participe du style de sa poésie,

libre de tout lyrisme éculé, où son sens s'élabore davantage entre les lignes et dans la création de formes inusitées. De telle sorte, ici, que la figure de l'animal reste indéterminée, elle qui, dépourvue d'âme, n'a de sens, comme le dit (mais à l'envers) Félix Philantropie, que dans son rapport avec l'homme, toujours prêt à lui prêter une valeur symbolique. Outre le fait qu'elle soit destinée piteusement à finir comme une truite dans le « cercueil ridicule » de nos assiettes (Martin Rodolphe Villeneuve), elle peut apprendre à l'humanité, si celle-ci regarde bien, des choses sur la vie. C'est à cette tâche que s'exerce justement l'excellent bestiaire sur les insectes de Daniel Canty, fasciné par l'univers minimal des lucioles, des lombrics et autres animaux du même infinitésimal acabit. Il y a bien un peu d'anthropocentrisme dans ce passage, mais seulement à condition d'oublier que nous ressemblons aussi à de la nourriture, nous explique-t-on dans les pages liminaires.

Il faut enfin souligner que *c'est selon* vient de jouir d'une reconnaissance outre-atlantique, la revue française *Fusées* lui ayant consacré un dossier dans son numéro d'automne 2004, préfacé par Pierre Ouellet.



SOLARIS, n° 154, printemps 2005, 144 p., 7,95 \$. (C.P. 5700, Beauport, Québec, G1E 6Y6, site Internet : www.revue-solaris.com)

Long de plus d'une quarantaine de pages, le premier texte du numéro 154 de la revue *Solaris*, « Opération comète » de Jean-Pierre Daigle, écrivain français, est de ces histoires qui, au dire de Joël Champetier, renouent avec la science-fiction « pure et dure ». En effet, tous les éléments thématiques essentiels au genre s'y retrouvent : projection futuriste, technologie sophistiquée, espace galactique traversé par des vaisseaux spatiaux, migration

humaine vers de nouvelles planètes, conquête, militarisme, colonisation, etc. De ce texte, touffu, dense en informations, dont on devine qu'il est un roman en chantier, se dessine, avec toute la précision maniaque que requiert le genre, un univers étranger à nos références immédiates. Et c'est là, justement, que repose la force de l'imaginaire de Daigle, suffisamment minutieuse pour décrire, en peu de mots mais avec doigté, l'organisation d'une société humaine (et non humaine) sortie du temps ordinaire, et de son écosystème. On sait que ces extrapolations propres au genre sont souvent la répétition d'une structure mythique déjà éprouvée dans des récits anciens qui fondent notre rapport au monde. Outre donc le paradis perdu qu'évoque le texte de Daigle comme souvent ailleurs en science-fiction, il faut ajouter cette touche originale de « L'opération comète » qui, par l'entremise d'un personnage au nom russe, jouant un rôle capital dans les tractations politiques biscornues de l'histoire, élabore des rencontres entre plusieurs dialectes, ancestraux et modernes, rappelant la confusion linguistique imposée à l'homme comme sanction punitive de son orgueil pour avoir élevé une tour qui, espérait-il, toucherait les cieux ou, en d'autres mots fantasmagiques, conquerrait les étoiles.